

Présence de la femme

Michèle Lalonde

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1960). Présence de la femme. *Liberté*, 2(3-4), 156-160.

Présence de la femme

MICHÈLE LALONDE

Ce que la poésie d'Alain Grandbois propose de plus paradoxal, de plus complexe et, pour cette raison, de plus facilement trompeur, c'est le reproche fait à l'amour, l'évocation douloureuse, quasi-obsessive de la femme dans une sorte d'accusation tragique, où les mots de l'amertume sont en même temps ceux d'une infinie tendresse. On retrouve en effet, dans presque tous les poèmes de Grandbois, cette présence de la femme aimée qui revient sans cesse, avec une imprévisible fraîcheur d'île surgie de nulle part, pour convier le coeur à une joie trop soudaine, sans avenir, et qui porte avec elle, comme une fatalité secrète, la terrible promesse de l'échec.

*En vain nos tendres doigts suppliants
En vain la neige de tes doigts comme un doux végétal
En vain l'innocence de nos bras repliés sur l'oubli
En vain la brûlure du regard comme le soleil sur le fleuve
En vain ces musiques de lune comme des fraîcheurs de fleurs
En vain ce grand songe étrange de tes deux mains résignées
En vain le tertre vert autour de l'arbre unique
Seul ton mensonge m'enfoncé dans ma nuit*

Mais l'apparente ingratitude de cette conception cache un piège. Il est tentant de se laisser endolorir par le sombre lyrisme qui supporte toujours les thèmes de l'amour et de la femme, de ne le considérer qu'en lui-même, sans lui supposer de raison d'être ou de signification plus satisfaisante que cette sorte de beauté négative. Nous avons trop souvent accepté comme un pessimisme gratuit, ou comme une espèce de parti-pris du désenchantement, le désaveu que cette poésie semble prononcer contre l'amour, et qu'il n'est possible d'interpréter véritablement qu'en le replaçant dans la perspective totale de l'oeuvre.

L'oeuvre poétique d'Alain Grandbois retrace un itinéraire d'angoisse. D'une angoisse qui n'est plus uniquement celle du coeur abîmé par les émotions et les revers de la destinée individuelle, mais qui est une angoisse essentielle de l'âme traquée par le sou-

venir de Dieu. La conscience de l'Homme connaît une sorte d'exil dans la nuit interminable de l'Univers; elle mendie sa pitance d'Absolu, en heurtant les successifs refus des choses et l'énigmatique présence des êtres, dont la réponse contient toujours la traître part du mensonge qui servira à préparer leur prochain refus.

Dans cette perspective, la solitude, dont parle Grandbois, est elle aussi une solitude essentielle et irréductible, liée à une nécessité intérieure de l'être humain, de l'être humain qui n'éteindra jamais sa soif d'infini à même le monde. La solitude est cette rançon que la conscience doit verser périodiquement contre le privilège d'une vocation à l'absolu, et dont l'échéance vient chaque fois qu'il faudrait consentir aux inévitables limitations des êtres.

Or le rôle si redoutable de l'amour consiste précisément à conduire les êtres, au-delà d'une expérience d'allégresse éphémère, qui réveille les forces les plus authentiques de la personne, jusqu'à cette déception et cette insatisfaction ultimes qui replaceront l'âme devant les exigences retrouvées de sa soif et l'obligeront à un nouveau choix.

*Ces baisers creusant nos chairs
N'ont pu assouvir la soif
De nos bouches insensées.
O bonheur enseveli
Inaccessible Absolu
Vertiges d'assomption*

L'amour est cette expérience même qui rouvre l'inguérissable blessure de l'âme et qui relance le destin de l'homme sur le parcours d'un interminable périple vers l'au-delà.

*Elle venait du fond de mon songe
Du fond du songe de ma nuit
Je marchais, je marchais, je tentais d'atteindre
le fond de ma nuit
Et cette aube légendaire des autres
Et ce cri préparé pour chacun des hommes.*

On comprend mieux, dans la perspective d'une aventure aussi totale, pourquoi le reproche adressé à l'amour trouve si souvent, pour s'exprimer, les accents de la tendresse, et une émotion épurée de tout ressentiment mesquin. Car ce qui est véritablement dénoncé, ce n'est pas l'humiliante interdiction de tel ou tel amour, c'est l'essentielle limitation de l'amour, ou si l'on préfère, la perfection de l'amour, qui n'est précisément qu'une perfection relative, incapable d'assouvir à elle seule les aspirations fondamen-

tales de l'homme pour l'épanouir totalement. Il en est ainsi de la femme, qui cache toujours, dans sa beauté, et jusque dans son innocence, un obscur principe de douleur, un sens tragique, qui fait sa dimension mystérieuse et la nécessité la plus secrète, redoutable, de sa présence.

*Avec ta robe sur le rocher comme une aile blanche
Des gouttes au creux de ta main comme une blessure fraîche
Et toi riant, la tête renversée comme un enfant seul
Avec tes pieds faibles et nus sur la dure force du rocher
Et tes bras qui t'entourent d'éclairs nonchalants
Et ton genou rond comme l'île de mon enfance.
Avec tes jeunes seins qu'un chant muet soulève pour une vaine
[allégresse
Et les courbes de ton corps plongeant toutes vers ton fragile secret.
Et ce pur mystère que ton sang guette pour des nuits futures
O toi pareille à un rêve déjà perdu
O toi pareille à une fiancée déjà morte
O toi mortel instant de l'éternel fleuve
Laisse-moi seulement fermer mes yeux
Laisse-moi seulement poser les paumes de mes mains sur mes
[paupières
Laisse-moi ne plus te voir
Pour ne pas voir dans l'épaisseur des ombres
Lentement s'entrouvrir et tourner
Les lourdes portes de l'oubli*

La réalité féminine garde toujours ainsi, chez Grandbois, cette signification ambivalente. Elle offre une joie brûlante, cet "absurde bonheur" dont parle le poète. Mais elle est, pour cela même, un piège: elle invite à une terrible méprise du coeur qui veut croire à l'absolu de l'amour, et déplace ainsi la véritable cible du destin humain.

Car l'amour obéit à toutes les lois de la Mort et de l'Être, il offre une ivresse immédiate mais provisoire, et révèle toujours tôt ou tard sa part d'impossible. S'il arrache l'Homme à son angoisse, en proposant le havre de douceur qui séduit et apaise, il n'est pas comme tel, la réponse à cette angoisse. Et c'est précisément dans cette mesure qu'il est trompeur, qu'il est mensonge.

C'est en ce sens aussi que la perte de l'être cher — c'est-à-dire le dénouement de l'amour, son ultime soumission à la Mort — peut être plus salvatrice que la possession même de cet être. Parce qu'elle oblige à comprendre que la destinée humaine ne procède ni selon la logique, ni selon les exigences de l'amour seul, mais qu'elle répond à des réalités infiniment plus grandes, et qu'il existe un au-delà de l'amour.

Ces différents thèmes de l'amour, de la mort et de l'au-delà apparaissent ainsi étroitement liés dans l'oeuvre de Grandbois, mais leur inter-relation est plus énigmatique dans les poèmes, où il est parfois difficile de dégager une constante à travers une symbolique aussi dense; le lyrisme entraîne d'un thème à l'autre, en consentant aux soudains détours de l'émotion et à toutes les évocations de la conscience poétique elle-même, et ne suit pas nécessairement la progression d'une pensée linéaire.

Les oeuvres en prose sont davantage révélatrices, et leur caractère plus objectif laisse se dessiner des types féminins, dont le coeur, nourri de silence, consume une obscure vocation de fidélité. Cette notion de la fidélité ajoute une dimension inattendue au thème de la femme. Ce n'est plus ici le mensonge, la fuyante tendresse de la femme, c'est, au contraire, sa stabilité, sa capacité d'attachement définitif, d'aliénation totale à l'objet aimé. L'image de Beatrix, usant sa vie à espérer le retour de Nicholas Polo, a quelque chose de pitoyable et de cruel. On retrouve cette même constance d'épouse sur les traits de Simone d'Abancourt, aux premiers chapitres de *Né à Québec*, cette égale patience dans l'amour et cette espèce de force silencieuse qui ne trouve, pour s'exprimer, que les gestes invariables de la routine quotidienne. Il y a aussi cette brève anecdote de "La Dame au Palmier" dans *Avant le Chaos*, qui raconte une semblable obstination dans le souvenir ..

Les personnages féminins moins hâtivement signalés que l'on rencontre dans ce recueil de nouvelles, ceux d'Hélène, de Tania, de Nancy, de Nariska, pourtant si différents les uns des autres, se rejoignent par leur secrète vocation au sacrifice. On trouve en elles une qualité singulière, indéfinissable, une pureté dont elles ne sont pas toujours conscientes, ou qu'elles combattent, mais qui les motive à leur insu et à l'insu des êtres qui les aiment.

Or l'amour, en libérant toutes les forces de l'âme, affirme en même temps le mysticisme ignoré qui les rendait jusqu'alors à la fois si lointaines et si magiquement présentes à tous. Elles découvriront ainsi leur véritable voie, et ne pourront alors se réaliser parfaitement elles-mêmes, et faire s'épanouir à leur tour ceux qui les aiment, qu'en dépassant les exigences immédiates de l'amour.

L'oeuvre de Grandbois signale toujours, d'une manière tantôt implicite, tantôt expresse, une progression dialectique de la vie. On devine également ici cette idée redoutable que les êtres que l'on perd sont plus précieux, plus indispensables à notre destin que les êtres qu'on possède. C'est son amour impossible pour Grégor, son douloureux et vain espoir de le retrouver, qui forceront Nancy à abdiquer tous les artifices d'une existence oisive et à retrouver les exigences plus vraies d'une volonté de dévouement. C'est, à son tour, l'effrayante abnégation de Nariska qui, livrant Grégor au

tourment de sa solitude, le rendra simultanément à lui-même et l'amènera à sa véritable dimension jusqu'au dénouement d'une mort héroïque.

Je sais que sans moi Grégor se perdra, mais je sais aussi qu'il se retrouvera. Et c'est parce que je l'aime que je partirai un jour et sans retour. Un jour prochain... Ah mon coeur est déjà déchiré, torturé, sanglant... Si tu savais comme je l'aime...

... Notre amour a atteint les plus hauts sommets, les plus purs. Il n'est pas possible d'aimer davantage sans que l'âme même éclate... L'amour, comme les neiges, ne peut pas durer... Toute la beauté du monde était là, devant nous, sous nos yeux, et Nariska pleurait pour des beautés qu'elle savait déjà vouées à la perte, pour des beautés que le coeur instable de l'homme se refuse de nourrir, de garder, dès qu'il les a étreintes et saisies.

L'amour n'a dès lors de véritable sens que dans la mesure où il permet un dépassement, où il renouvelle la personne dans sa volonté d'Absolu. Les êtres qui nous sont le plus nécessaires sont ceux que nous perdons à quelque chose qui est plus grand qu'eux et plus grand que nous-mêmes, plus grand aussi que l'amour qui eût été possible; et ce n'est qu'en découvrant notre propre voie à cet absolu qu'ils nous indiquent, que nous les retrouverons:

Je l'aimais dans le désespoir, et elle m'aimait, et chaque fraction du temps, pour nous, pour notre amour, était perdue... Elle savait depuis deux ans, trois ans, qu'elle allait mourir, et c'est pourquoi elle a feint de tout ignorer.

Tu comprends, il faut que je la revoie. Dans les derniers jours à Saint-Rémi, elle me disait que nous étions liés pour l'éternité. Je tenais ses mains. Elle a vu le prêtre, elle s'est confessée à lui. J'ai confessé aussi mes fautes au prêtre. Mais je n'ai pas été baptisé. Quand mon vol sera réparé, je me ferai catholique, comme elle. Et j'entrerai en religion... Je te raconte ces choses, ne te moque pas, je t'en prie, nous sommes de vieux camarades, et malgré nos révoltes, nos crâneries, nous savons qu'il y a un Dieu, qu'il y a Dieu, et toute son éternité, et la nôtre au-delà de notre espace, au-delà de nos millions de minutes de la vie... Au fond de tout cela, Hélène m'attend. Elle me l'a juré, elle m'attend, elle me tend les bras, j'irai la rencontrer...

Ainsi se précise, dans l'oeuvre de Grandbois, un sens positif de l'amour qui sert non de fin en lui-même, mais d'intermédiaire entre les êtres et Dieu auquel ils sont voués. La femme prend à son tour valeur de signe; c'est alors le sens caché de sa présence, de sa réalité qu'il faut inlassablement chercher.

*Car elle est le coeur et la vie et la porte
Du secret retrouvé dans son refuge de morte*

Michèle LALONDE